

JEUDI SAINT

Évangile de Jésus Christ selon saint Jean (13,1-15)

Avant la fête de la Pâque, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout.

Au cours du repas, alors que le démon a déjà inspiré à Judas Iscariote, fils de Simon, l'intention de le livrer, Jésus, sachant que le Père a tout remis entre ses mains, qu'il est venu de Dieu et qu'il retourne à Dieu, se lève de table, quitte son vêtement, et prend un linge qu'il se noue à la ceinture ; puis il verse de l'eau dans un bassin, il se met à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait à la ceinture.

Il arrive ainsi devant Simon-Pierre. Et Pierre lui dit : « Toi, Seigneur, tu veux me laver les pieds ! » Jésus lui déclara : « Ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant ; plus tard tu comprendras. » Pierre lui dit : « Tu ne me laveras pas les pieds ; non, jamais ! » Jésus lui répondit : « Si je ne te lave pas, tu n'auras point de part avec moi. » Simon-Pierre lui dit : « Alors, Seigneur, pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête ! » Jésus lui dit : « Quand on vient de prendre un bain, on n'a pas besoin de se laver : on est pur tout entier. Vous-mêmes, vous êtes purs, ... mais non pas tous. » Il savait bien qui allait le livrer ; et c'est pourquoi il disait : « Vous n'êtes pas tous purs. »

Après leur avoir lavé les pieds, il reprit son vêtement et se remit à table. Il leur dit alors : « Comprenez-vous ce que je viens de faire ? Vous m'appelez 'Maître' et 'Seigneur', et vous avez raison, car vraiment je le suis. Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. C'est un exemple que je vous ai donné afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait pour vous. »

Commentaire de Charles de Foucauld¹

« Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. »

Que vous êtes bon, mon Dieu, de continuer votre œuvre « d'allumer sur la terre le feu » de l'amour de Dieu, en nous disant et en nous prouvant que Dieu nous aime... Rien ne porte plus à aimer quelqu'un que de se savoir aimé de lui... Vous nous portez à vous aimer en nous *disant* (parole d'une douceur ineffable) que vous nous aimez et en nous le *prouvant* par un miracle d'amour... Vous nous dites, vous nous *déclarez* (suave déclaration ! Que nous sommes heureux !) à deux reprises que vous nous aimez : « Ayant *aimé* les siens » dites-vous une première fois, et vous ajoutez : « Il les *aima* jusqu'à l'extrémité la plus inouïe »... Et après cette *double déclaration d'amour*, notre Dieu nous prouve l'immensité de son amour, en *se donnant lui-même à nous*, don qui est la preuve qu'on aime totalement, sans réserve celui à qui on se donne totalement et sans réserve, qu'on aime de tout son cœur, de tout son être, celui à qui on abandonne, à qui on donne, tout son être. Ô mon Dieu, que vous êtes immensément, infiniment, divinement aimant ! Cœur sacré de Jésus, quel abîme d'amour vous êtes ! « Cor altum² » je vous adore, je me jette en vous, consommez-moi.

« *Aimons Dieu*, puisqu'il nous a aimés le premier. » Donnons-nous enfin tout à lui puisque non seulement il s'est *donné une fois pour nous*, dans les douleurs du calvaire, mais qu'il se donne *chaque jour à nous* dans l'embrassement d'un infini amour !.. Il se donne tout à nous !.. Il nous donne le plus que Dieu même puisse donner : Dieu même ne peut nous donner plus que lui-même... et il nous donne tout lui-même, dans l'union la plus intime, la plus amoureuse, la plus désirable, dans notre corps et notre âme ; il se livre à nous, s'abandonne à nous, tout entier, et avec sa divinité, et avec le corps et l'âme humains qu'il a pris pour nous ressembler. Il nous livre le tout et nous donne dans notre corps et dans notre âme son corps et son âme, pour le posséder tout entier, dans une possession parfaite, sans mesure et sans fin.

O Cœur de Jésus, enflammez-moi pour que je vous reçoive bien quand je vous reçois ainsi et pour que je brûle toujours du désir de vous recevoir !

¹ M/479, sur Jn 13,1, en C. DE FOUCAULD, *L'imitation du Bien-Aimé*, 204-205.

² Cœur immense.

VENDREDI SAINT

La Passion de notre Seigneur Jésus Christ selon saint Jean (18,1-19,42)

Après le repas, Jésus sortit avec ses disciples et traversa le torrent du Cédron ; il y avait là un jardin, dans lequel il entra avec ses disciples. Judas, qui le livrait, connaissait l'endroit, lui aussi, car Jésus y avait souvent réuni ses disciples.

Judas prit donc avec lui un détachement de soldats, et des gardes envoyés par les chefs des prêtres et les pharisiens. Ils avaient des lanternes, des torches et des armes. Alors Jésus, sachant tout ce qui allait lui arriver, s'avança et leur dit : « Qui cherchez-vous ? » Ils lui répondirent : « Jésus le Nazaréen. » Il leur dit : « C'est moi. » Judas, qui le livrait, était au milieu d'eux. Quand Jésus leur répondit : « C'est moi », ils reculèrent, et ils tombèrent par terre. Il leur demanda de nouveau : « Qui cherchez-vous ? » Ils dirent : « Jésus le Nazaréen. » Jésus répondit : « Je vous l'ai dit : c'est moi. Si c'est bien moi que vous cherchez, ceux-là, laissez-les partir. » (Ainsi s'accomplissait la parole qu'il avait dite : « Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés ».) Alors Simon-Pierre, qui avait une épée, la tira du fourreau ; il frappa le serviteur du grand prêtre et lui coupa l'oreille droite. Le nom de ce serviteur était Malcus. Jésus dit à Pierre : « Remets ton épée au fourreau. Est-ce que je vais refuser la coupe que le Père m'a donnée à boire ? »

Alors les soldats, le commandant et les gardes juifs se saisissent de Jésus et l'enchaînent. Ils l'emmenèrent d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe, le grand prêtre de cette année-là. (C'est Caïphe qui avait donné aux Juifs cet avis : « Il vaut mieux qu'un seul homme meure pour tout le peuple. »)

Simon-Pierre et un autre disciple suivaient Jésus. Comme ce disciple était connu du grand prêtre, il entra avec Jésus dans la cour de la maison du grand prêtre, mais Pierre était resté dehors, près de la porte. Alors l'autre disciple — celui qui était connu du grand prêtre — sortit, dit un mot à la jeune servante qui gardait la porte, et fit entrer Pierre. La servante dit alors à Pierre : « N'es-tu pas, toi aussi, un des disciples de cet homme-là ? » Il répondit : « Non, je n'en suis pas ! » Les serviteurs et les gardes étaient là ; comme il faisait froid, ils avaient allumé un feu pour se réchauffer. Pierre était avec eux, et se chauffait lui aussi. Or, le grand prêtre questionnait Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : « J'ai parlé au monde ouvertement. J'ai toujours enseigné dans les synagogues et dans le Temple, là où tous les Juifs se réunissent, et je n'ai jamais parlé en cachette. Pourquoi me questionnes-tu ? Ce que j'ai dit, demande-le à ceux qui sont venus m'entendre. Eux savent ce que j'ai dit. » À cette réponse, un des gardes, qui était à côté de Jésus, lui donna une gifle en disant : « C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre ! » Jésus lui répliqua : « Si j'ai mal parlé, montre ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? » Anne l'envoya, toujours enchaîné, au grand prêtre Caïphe. Simon-Pierre était donc en train de se chauffer ; on lui dit : « N'es-tu pas un de ses disciples, toi aussi ? » Il répondit : « Non, je n'en suis pas ! » Un des serviteurs du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, insista : « Est-ce que je ne t'ai pas vu moi-même dans le jardin avec lui ? » Encore une fois, Pierre nia. À l'instant le coq chanta.

Alors on emmène Jésus de chez Caïphe au palais du gouverneur. C'était le matin. Les Juifs n'entrèrent pas eux-mêmes dans le palais, car ils voulaient éviter une souillure qui les aurait empêchés de manger l'agneau pascal. Pilate vint au dehors pour leur parler : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? » Ils lui répondirent : « S'il ne s'agissait pas d'un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré. » Pilate leur dit : « Reprenez-le, et vous le jugerez vous-mêmes suivant votre loi. » Les Juifs lui dirent : « Nous n'avons pas le droit de mettre quelqu'un à mort. » Ainsi s'accomplissait la parole que Jésus avait dite pour signifier de quel genre de mort il allait mourir.

Alors Pilate rentra dans son palais, appela Jésus et lui dit : « Es-tu le roi des Juifs ? » Jésus lui demanda : « Dis-tu cela de toi-même, ou bien parce que d'autres te l'ont dit ? » Pilate répondit : « Est-ce que je suis Juif, moi ? Ta nation et les chefs des prêtres t'ont livré à moi : qu'as-tu donc fait ? » Jésus déclara : « Ma royauté ne vient pas de ce monde ; si ma royauté venait de ce monde, j'aurais des gardes qui se seraient battus pour que je ne sois pas livré aux Juifs. Non, ma royauté ne vient pas d'ici. » Pilate lui dit : « Alors, tu es roi ? » Jésus répondit : « C'est toi qui dis que je suis roi. Je suis né, je suis venu dans le monde pour

ceci : rendre témoignage à la vérité. Tout homme qui appartient à la vérité écoute ma voix. » Pilate lui dit : « Qu'est-ce que la vérité ? »

Après cela, il sortit de nouveau pour aller vers les Juifs, et il leur dit : « Moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. Mais c'est la coutume chez vous que je relâche quelqu'un pour la Pâque : voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ? » Mais ils se mirent à crier : « Pas lui ! Barabbas ! » (Ce Barabbas était un bandit.)

Alors Pilate ordonna d'emmenner Jésus pour le flageller. Les soldats tressèrent une couronne avec des épines, et la lui mirent sur la tête ; puis ils le revêtirent d'un manteau de pourpre. Ils s'avançaient vers lui et ils disaient : « Honneur à toi, roi des Juifs ! » Et ils le giflaient. Pilate sortit de nouveau pour dire aux Juifs : « Voyez, je vous l'amène dehors pour que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. » Alors Jésus sortit, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Et Pilate leur dit : « Voici l'homme. » Quand ils le virent, les chefs des prêtres et les gardes se mirent à crier : « Crucifie-le ! Crucifie-le ! » Pilate leur dit : « Reprenez-le, et crucifiez-le vous-mêmes ; moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. » Les Juifs lui répondirent : « Nous avons une Loi, et suivant la Loi il doit mourir, parce qu'il s'est prétendu Fils de Dieu. »

Quand Pilate entendit ces paroles, il redoubla de crainte. Il rentra dans son palais, et dit à Jésus : « D'où es-tu ? » Jésus ne lui fit aucune réponse. Pilate lui dit alors : « Tu refuses de me parler, à moi ? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te relâcher, et le pouvoir de te crucifier ? » Jésus répondit : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi si tu ne l'avais reçu d'en haut ; ainsi, celui qui m'a livré à toi est chargé d'un péché plus grave. » Dès lors, Pilate cherchait à le relâcher ; mais les Juifs se mirent à crier : « Si tu le relâches, tu n'es pas ami de l'empereur. Quiconque se fait roi s'oppose à l'empereur. »

En entendant ces paroles, Pilate amena Jésus au-dehors ; il le fit asseoir sur une estrade à l'endroit qu'on appelle le Dallage (en hébreu : Gabbatha). C'était un vendredi, la veille de la Pâque, vers midi. Pilate dit aux Juifs : « Voici votre roi. »

Alors ils crièrent : « À mort ! À mort ! Crucifie-le ! » Pilate leur dit : « Vais-je crucifier votre roi ? » Les chefs des prêtres répondirent : « Nous n'avons pas d'autre roi que l'empereur. »

Alors, il leur livra Jésus pour qu'il soit crucifié, et ils se saisirent de lui. Jésus, portant lui-même sa croix, sortit en direction du lieu dit : Le Crâne, ou Calvaire, en hébreu : Golgotha. Là, ils le crucifièrent, et avec lui deux autres, un de chaque côté, et Jésus au milieu. Pilate avait rédigé un écriteau qu'il fit placer sur la croix, avec cette inscription : « Jésus le Nazaréen, roi des Juifs. » Comme on avait crucifié Jésus dans un endroit proche de la ville, beaucoup de Juifs lurent cet écriteau, qui était libellé en hébreu, en latin et en grec. Alors les prêtres des Juifs dirent à Pilate : « Il ne fallait pas écrire : 'Roi des Juifs' ; il fallait écrire : 'Cet homme a dit : Je suis le roi des Juifs'. » Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. »

Quand les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent ses habits ; ils en firent quatre parts, une pour chacun. Restait la tunique ; c'était une tunique sans couture, tissée tout d'une pièce de haut en bas.

Alors ils se dirent entre eux : « Ne la déchirons pas, tirons au sort celui qui l'aura. » Ainsi s'accomplissait la parole de l'Écriture : Ils se sont partagé mes habits ; ils ont tiré au sort mon vêtement. C'est bien ce que firent les soldats.

Or, près de la croix de Jésus se tenait sa mère, avec la sœur de sa mère, Marie femme de Cléophas, et Marie Madeleine. Jésus, voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, voici ton fils. » Puis il dit au disciple : « Voici ta mère. » Et à partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui.

Après cela, sachant que désormais toutes choses étaient accomplies, et pour que l'Écriture s'accomplisse jusqu'au bout, Jésus dit : « J'ai soif. » Il y avait là un récipient plein d'une boisson vinaigrée. On fixa donc une éponge remplie de ce vinaigre à une branche d'hysope, et on l'approcha de sa bouche. Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit : « Tout est accompli. » Puis, inclinant la tête, il remit l'esprit.

Comme c'était le vendredi, il ne fallait pas laisser des corps en croix durant le sabbat (d'autant plus que ce sabbat était le grand jour de la Pâque). Aussi les Juifs demandèrent à Pilate qu'on enlève les corps après leur avoir brisé les jambes. Des soldats allèrent donc briser les jambes du premier, puis du deuxième des condamnés que l'on avait crucifiés avec Jésus. Quand ils arrivèrent à celui-ci, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes, mais un des soldats avec sa lance lui perça le côté ; et aussitôt, il en sortit

du sang et de l'eau. Celui qui a vu rend témoignage, afin que vous croyiez vous aussi. (Son témoignage est véridique et le Seigneur sait qu'il dit vrai.) Tout cela est arrivé afin que cette parole de l'Écriture s'accomplisse : Aucun de ses os ne sera brisé. Et un autre passage dit encore : Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé.

Après cela, Joseph d'Arimathie, qui était disciple de Jésus, mais en secret par peur des Juifs, demanda à Pilate de pouvoir enlever le corps de Jésus. Et Pilate le permit. Joseph vint donc enlever le corps de Jésus. Nicodème (celui qui la première fois était venu trouver Jésus pendant la nuit) vint lui aussi ; il apportait un mélange de myrrhe et d'aloès pesant environ cent livres. Ils prirent le corps de Jésus, et ils l'enveloppèrent d'un linceul, en employant les aromates selon la manière juive d'ensevelir les morts. Près du lieu où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin, et dans ce jardin, un tombeau neuf dans lequel on n'avait encore mis personne. Comme le sabbat des Juifs allait commencer, et que ce tombeau était proche, c'est là qu'ils déposèrent Jésus.

Commentaire de Charles de Foucauld³

« J'ai soif. »

Vous avez soif, mon Dieu !.. Soif matériellement, car la fièvre vous accable, vous avez perdu votre sang, vous souffrez des douleurs inexprimables, votre gorge est desséchée, et à tant d'autres tourments s'ajoute celui de la soif... Vous avez plus soif encore spirituellement ; votre cœur est dévoré de cette soif qui vous a fait descendre sur la terre, ô Dieu tout-puissant, de cette soif qui vous a fait y vivre 33 ans et qui vous fait mourir sur ce Calvaire ! de cette soif de notre salut, de notre sainteté qui vous a fait vous incarner, vivre et mourir... Vous avez soif de nous, mon Dieu, soif de notre Bien, soif de notre bonheur éternel, ô Dieu de Bonté ! C'est cette soif qui vous a conduit ici, qui vous a cloué sur cette croix !.. Ô Cœur de Jésus, quel excès de bonté, quel excès d'amour, c'est la violence de vos désirs, de notre bonheur éternel qui vous fait battre en ce moment si douloureusement sur la croix et qui tout à l'heure vous y fera percer !

Aimons Jésus puisque Jésus nous a tant aimés !.. Aimons Jésus qui pour notre sanctification est mort dans de telles douleurs !.. Sanctifions-nous, puisqu'il a tant souffert pour que nous nous sanctifiions ! Qu'est-ce que nous sanctifier ? C'est aimer Jésus: l'amour de Jésus comprend toute sanctification, car il comprend nécessairement par sa nature même l'obéissance à Jésus (laquelle nous prescrit toute perfection: « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. ») et l'imitation de Jésus (qui est la sainteté même)... Aimons donc Jésus puisqu'il nous aime tant, désire tant d'être aimé de nous, a acheté notre amour au prix de son sang... (acheter notre sanctification au prix de son sang n'est autre chose qu'acheter notre amour; et non seulement il nous prouve, en achetant à ce prix notre amour, qu'il le désire, mais il nous le dit: « Que veux-je sinon qu'il s'allume ?.. »)... Aimons Jésus qui nous aime, désire être aimé de nous, a acheté notre amour au prix de sa vie, nous dit qu'il nous aime, nous prouve qu'il nous aime en mourant pour nous, nous ordonne de l'aimer (c'est « le premier commandement »), nous dit que son seul désir est que nous l'aimions (« Que veux-je sinon... »), enfin qui est tout aimable, qui est l'infinie perfection !.. Aimons-le en accomplissant les œuvres de l'amour, en lui obéissant, l'imitant, le contemplant, aimons-le en nous unissant à lui dans la sainte Eucharistie, en faisant pour lui les plus grands sacrifices, et tant que nous ne sommes pas parfaitement unis à lui (ce qui n'a lieu qu'au ciel), en le désirant et en soupirant après lui.

³ M/517, sur Jn 19,28, en C. DE FOUCAULD, *L'imitation du Bien Aimé*, 278-279.

VEILLÉE PASCALE

Évangile de Jésus Christ selon saint Luc (24,1-12)

Le premier jour de la semaine, à la pointe de l'aurore, les femmes se rendirent au tombeau, portant les aromates qu'elles avaient préparés. Elles trouvèrent la pierre roulée sur le côté du tombeau. Elles entrèrent, mais ne trouvèrent pas le corps du Seigneur Jésus. Alors qu'elles étaient désemparées, voici que deux hommes se tinrent devant elles en habit éblouissant. Saisies de crainte, elles gardaient leur visage incliné vers le sol. Ils leur dirent : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? Il n'est pas ici, il est ressuscité. Rappelez-vous ce qu'il vous a dit quand il était encore en Galilée : Il faut que le Fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et que, le troisième jour, il ressuscite. »

Alors elles se rappelèrent les paroles qu'il avait dites. Revenues du tombeau, elles rapportèrent tout cela aux Onze et à tous les autres. C'étaient Marie Madeleine, Jeanne, et Marie mère de Jacques ; les autres femmes qui les accompagnaient disaient la même chose aux Apôtres. Mais ces propos leur semblèrent délirants, et ils ne les croyaient pas. Alors Pierre se leva et courut au tombeau ; mais en se penchant, il vit les linges, et eux seuls. Il s'en retourna chez lui, tout étonné de ce qui était arrivé.

Commentaire de Charles de Foucauld⁴

4 heures. Où allez-vous, Marie Magdeleine, en compagnie des saintes femmes ? Où marchez-vous de ce pas rapide ? Vous allez vers le sépulcre... Vous y arrivez, la terre tremble, le sépulcre s'ouvre, un ange apparaît... Jésus n'est plus là; il est ressuscité comme il l'avait dit... Vous cherchez mort celui qui est vivant... Où courez-vous Magdeleine, où courez-vous si vite : vos autres compagnes prennent une autre direction : où allez-vous toute seule ?... Les autres saintes femmes retournent à la maison de celles d'entre elles où, avec vous, elles ont passé la nuit. Vous, vous courez avertir les apôtres : « Le tombeau est vide, et nous ne savons où est le corps du Seigneur. » Pierre et Jean à ces mots courent vers le sépulcre : ils courent très vite et vous, fidèle Magdeleine, Magdeleine très fidèle, vous courez avec eux... Jean arrive le premier, Pierre ensuite, avec vous... Pierre et Jean voient le sépulcre vide, crient à la résurrection et s'en retournent émerveillés... Vous, vous restez, fidèle Magdeleine, vous restez à la porte du sépulcre et vous pleurez... 5 heures sonnent, vous vous penchez pour regarder l'intérieur du sépulcre, pleurant toujours : vous y voyez deux anges vêtus de blanc : « Femme, disent-ils, pourquoi pleures-tu ? Ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais où ils l'ont mis... » Magdeleine, vous n'avez pas autant de science que Pierre et Jean : mais ce n'est pas la science que récompense Jésus c'est l'amour : vous avez plus d'amour... Une ombre paraît derrière vous dans le demi-jour du matin : vous vous retournez : cette ombre est à quelque distance du sépulcre à la porte duquel vous êtes, près de la maison du jardinier. C'est peut-être le jardinier, vous dites-vous : ne saurait-il pas ce qu'est devenu le corps de mon Seigneur : « Femme pourquoi pleurez-vous ? Que cherchez-vous ? » vous dit l'ombre au même moment... C'est le jardinier, pensez-vous, et vous dites : si c'est vous qui l'avez enlevé ! Seigneur, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai... Et en même temps vous vous approchez de cet homme... Vous êtes arrivée à deux pas de lui : il ouvre la bouche de nouveau : « Marie. » Oh, alors bienheureuse et très fidèle Magdeleine, vous tombez à ses pieds, ravie, « Rabboni ». « Mon Maître » dites-vous... C'est votre Maître qui vous a apparu, à vous, la première, après sa mère immaculée, ô Magdeleine la pécheresse, ... c'est vous qu'il a aimée plus que tous ses apôtres, plus que tous les hommes après sa mère : oh, vous aussi toute la terre vous proclamera bienheureuse... Votre Sauveur est là, vous tenez ses pieds entre les mains : vous pleurez encore, vous pleurez plus encore qu'avant, très fidèle Magdeleine, mais c'est de joie, c'est de bonheur, c'est d'un bonheur dont il vous semble que vous allez mourir...

⁴ C. DE FOUCAULD, *Considérations sur les fêtes de l'année*, 329-331.

Votre bien-aimé Seigneur est ressuscité, glorieux pour toujours, heureux pour toujours ! O Magdeleine, votre bonheur se tait maintenant, vous baisez ses pieds : vous n'avez plus de paroles, mais seulement des baisers et des larmes : votre bien-aimé est bienheureux pour toujours, toujours... Pleurez, pleurez Magdeleine : oui, pleurez, pleurez, pleurez de joie, vous qui avez tant pleuré de douleurs, et faites-moi partager vos larmes, à moi, votre indigne enfant et à tous les hommes, tous enfants de Jésus, et tous par conséquent les vôtres...